



Population & Sociétés

Les inégalités de genre sous l'œil des démographes

English
version

Christelle Hamel, Wilfried Rault (coord.)
et l'unité de recherche *Démographie, genre et sociétés** de l'Ined

En matière d'égalité entre les femmes et les hommes, des avancées se sont produites au cours des dernières décennies. En est-on arrivé à l'égalité complète ? Les études menées par l'unité de recherche *Démographie, genre et sociétés* de l'Ined confirment l'importance des évolutions en la matière et font aussi apparaître l'ampleur du chemin qui reste à parcourir.

À l'école : réussite scolaire des filles ne rime toujours pas avec égalité

Les progrès en matière d'égalité entre les sexes dans l'éducation ont été indéniables depuis les années 1970 en France. Aujourd'hui, dans les jeunes générations, les femmes sont désormais plus diplômées que les hommes. À la sortie du système éducatif, 31 % des femmes ont obtenu un diplôme de niveau bac + 3 ou plus contre 24 % des hommes en 2009-2011 [1]. Cependant, l'école, comme d'autres espaces de socialisation des enfants, reste un lieu de production d'inégalités de genre. Les garçons sont très largement majoritaires dans les filières de prestige aux débouchés plus nombreux et plus rémunérateurs, alors même qu'ils connaissent davantage de difficultés scolaires que les filles. Cette situation paradoxale s'explique par les stéréotypes de genre qui balisent les parcours scolaires : les attentes des parents et des enseignants, les interactions pédagogiques et les relations entre pairs restent marquées par des représentations sexuées qui produisent des trajectoires scolaires différentes selon le sexe et limitent le champ des possibles, notamment pour les filles [2]. Les représentations mises en scène dans les manuels scolaires donnent d'ailleurs toujours à voir un ordre sexué inégalitaire qu'elles contribuent à légitimer. Elles ne reflètent ni la réalité ni l'idéal de parité et d'égalité (encadré 1).

Au travail et dans la famille : des inégalités persistantes

La meilleure réussite des filles à tous les échelons du système scolaire et leur plus haut niveau de qualification leur assurent un accès massif au marché du travail. Le taux d'activité des jeunes adultes est ainsi quasi équivalent pour les deux sexes :

Encadré 1. Les manuels scolaires, reflets des stéréotypes de genre

Les manuels scolaires fourmillent de stéréotypes de genre qu'ils contribuent à reproduire. Le recensement exhaustif des personnages illustrant 20 manuels de mathématiques utilisés en 2008 dans l'enseignement primaire en France révèle la vitalité des normes de genre peu respectueuses du principe d'égalité [3]. Parmi les personnages représentés, on recense en moyenne plus de garçons que de filles, et parmi les adultes, plus d'hommes que de femmes. Les garçons représentent jusqu'aux deux tiers des personnages. Un seul manuel fait exception : on y compte moitié de filles, dans les autres, elles sont toujours minoritaires. Les femmes adultes, parfois totalement absentes, ne représentent au plus que 11 % des personnages, tandis qu'on compte jusqu'à 35 % d'hommes adultes. Les portraits dessinés des enfants des deux sexes sont proches. Seuls des détails les distinguent : les garçons, plus souvent dotés de matériel scolaire, sont dans des postures plus actives (crayon en main en train de réaliser un exercice) ; les filles expriment parfois des émotions, par exemple face à la difficulté d'un exercice, ce que les garçons ne font jamais. Les différences se cristallisent surtout dans la manière de représenter les adultes. Les femmes sont principalement associées à des activités domestiques ou à des métiers qui prolongent leurs fonctions familiales traditionnelles : éducation, commerce alimentaire. La diversification récente des trajectoires professionnelles féminines n'est pas représentée. À l'inverse, les hommes sont d'abord mis en scène dans leur activité professionnelle et ils exercent une large palette de métiers.

* L'unité de recherche « Démographie, genre et sociétés » de l'Institut national d'études démographiques est composée de : A. Andro, I. Attané, M. Bozon, C. Bruguilles, F. Cahen, E. Cambois, M. Claro, S. Condon, S. Cromer, A. Debauche, G. Debethune, J. Gaymu, C. Hamel, V. Hertrich, A. Lebugle, M. Lesclingand, A. Olivier, A. Pailhé, W. Rault, A. Sabir, O. Samuel, C. Théré, M. Trachman et V. Trepied.

selon l'enquête Emploi 2012 de l'Insee, à 25-29 ans, chez les personnes sans enfant, le taux d'activité des femmes est de 87,8 % et celui des hommes de 91,8 %. À 30-34 ans, ces taux sont respectivement de 90,9 % et 94,4 %.

L'enquête « Génération 98 », réalisée en 2005 par le Céreq auprès des jeunes sept ans après leur sortie du système éducatif montre cependant que les jeunes femmes rencontrent des débuts de carrière plus difficiles que les hommes bien qu'elles soient en moyenne plus diplômées. Au cours des sept années qui suivent leur sortie du système éducatif, les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes à connaître une situation prolongée de non-emploi (respectivement 17 % et 9 %), et moins de la moitié d'entre elles bénéficient d'un contrat à durée indéterminée (47 %), contre 60 % des hommes [4]. Au bout de sept ans, le taux de chômage féminin est plus élevé que celui des hommes, surtout chez les moins diplômés : par exemple, le taux de chômage des titulaires d'un CAP ou d'un BEP est de 16 % pour les femmes et de 8 % pour les hommes. En outre, lorsqu'elles ont un emploi, les jeunes femmes sont beaucoup plus souvent à temps partiel (12 % contre 1 % des hommes).

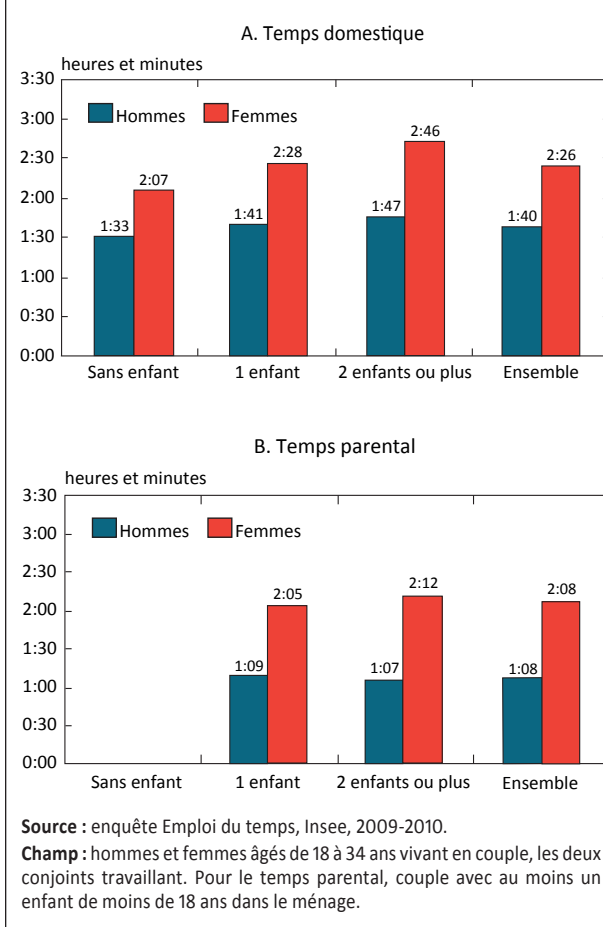
Ces inégalités face à l'emploi se cumulant, les jeunes femmes perçoivent des salaires sensiblement plus faibles que ceux des hommes. Sept ans après la sortie du système éducatif, les écarts de salaire entre les sexes varient de 8 % à 18 % selon le niveau de diplôme, toujours au détriment des femmes. À titre d'exemple, pour les titulaires d'un bac, le salaire féminin est 13 % inférieur à celui des hommes. Les inégalités entre les sexes perdurent en raison de l'orientation scolaire qui conduit la majorité des jeunes femmes à se diriger vers des filières moins rentables sur le marché du travail. En avançant en âge, les parcours féminins et masculins se différencient plus encore. Simultanément, les inégalités persistent dans la sphère privée. Les femmes assument davantage les tâches domestiques et parentales, y compris au sein des couples sans enfant où les deux conjoints travaillent, et les différences se creusent dès l'arrivée des enfants (figure) [5]. Les hommes ont certes accru leur implication auprès de leurs enfants au fil du temps, mais même dans les jeunes générations ils leur consacrent encore moitié moins de temps que les mères (figure, partie B).

Les inégalités entre les sexes dans les sphères familiale et professionnelle s'auto-entretiennent : les salaires plus faibles, le temps partiel et le chômage incitent les femmes à investir davantage la sphère domestique, et réciproquement, cet investissement les éloigne du marché du travail.

Sexualité : une réduction des inégalités plus rapide dans les pratiques que dans les représentations

Les enquêtes sur les comportements sexuels menées depuis les années 1970 font apparaître d'importantes transformations qui ont rapproché les expériences des femmes et des hommes [6]. En France, alors que l'entrée dans la sexualité était beaucoup plus tardive pour les

Figure. Temps quotidien consacré aux tâches domestiques et parentales chez les 18-34 ans selon le nombre d'enfants



femmes que pour les hommes au milieu du siècle dernier (4 ans de plus dans les années 1940), l'âge au premier rapport sexuel se situe aujourd'hui autour de 17 ans et demi pour les deux sexes. La majorité des femmes connaissent, à l'instar des hommes, une période de jeunesse sexuelle active avant leur première vie de couple. Le nombre moyen de partenaires sexuels que les femmes disent avoir eus dans leur vie a plus que doublé entre 1970 et 2006 (de 1,8 à 4,4). Celui des hommes, plus élevé (11,6), n'a pas changé. Il est plus facile aujourd'hui pour les femmes d'avoir une vie sexuelle diversifiée et de le dire.

Le déroulement des rapports est devenu moins inégalitaire. En 1970, l'initiative provenait des hommes dans deux tiers des cas. En 2006, quatre cinquièmes des hommes et des femmes déclaraient qu'ils avaient autant envie l'un que l'autre lors du dernier rapport sexuel. Enfin, l'activité sexuelle au-delà de 50 ans des femmes en couple ou relation stable, encore rare dans les années 1970, est devenue commune (entre 50 et 69 ans, 77 % des femmes sont en couple, et parmi elles, 86 % ont une activité sexuelle).

Contrastant avec le rapprochement des expériences des femmes et des hommes, les images de la sexualité féminine et de la sexualité masculine continuent de diverger fortement : en 2006, plus de 60 % des hommes

et 75 % des femmes pensaient que « par nature les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes ». Les femmes étaient deux fois moins nombreuses que les hommes à déclarer qu'« on peut avoir des rapports sexuels sans aimer ». Ces représentations hiérarchisent la sexualité des hommes et des femmes, en situant celle des hommes au niveau de besoins impérieux, alors que celle des femmes s'inscrirait dans la vie de couple et l'affectivité, et répondraient aux besoins masculins.

L'idée que les comportements sexuels dépendent de la nature et de réalités biologiques ou psychologiques imperméables au changement reste répandue. Pourtant les recherches montrent que les normes et comportements sexuels dépendent des contextes sociaux et culturels, et s'inscrivent dans des évolutions historiques et politiques. La diffusion de la contraception qui a transformé la sexualité des femmes en permettant de la dissocier de sa fonction reproductive en est un premier exemple, la visibilité de l'homosexualité et les attitudes à son égard un second (encadré 2).

Encadré 2 : Les attitudes à l'égard de l'homosexualité

L'idée que l'homosexualité est une « sexualité comme une autre » est désormais majoritairement approuvée, mais davantage par les femmes (60 %) que par les hommes (49 %) et par les jeunes (66 % chez les 18-24 ans) que par les plus âgés (36 % chez les 60-69 ans). Toutefois, envisagée en pratique, l'homosexualité suscite plus de réticences : même dans les jeunes générations (25-34 ans), 59 % des hommes et 41 % des femmes considèrent que cela leur poserait un problème « si l'un de leurs enfants leur déclarait qu'il est homosexuel ». C'est la cause principale de la surexposition des jeunes homosexuels aux risques de dépression et de suicide [7].

Finalement, les représentations n'évoluent pas au même rythme que les comportements : la sexualité au féminin continue d'être présentée comme modérée et soumise aux attentes masculines, des formes d'intolérance perdurent à l'égard des minorités sexuelles et les adultes n'acceptent pas toujours l'autonomisation sexuelle des jeunes, notamment des filles. Ces inégalités dans la sexualité renvoient ainsi plus largement aux inégalités dans la société et contribuent à les justifier et à les entretenir. Cela souligne la nécessité de mettre l'égalité au cœur des politiques d'éducation à la sexualité.

Violences : les hommes agressés dans la rue, les femmes dans la rue, la famille et le couple

Les inégalités et stéréotypes de genre se prolongent par des violences. Majoritairement commises par des hommes, ces dernières visent les femmes et les hommes dans des contextes différents. Les représentations de l'insécurité restent focalisées sur les agressions commises dans l'espace public au détriment de celles commises dans la sphère privée ou intime. Pourtant, l'enquête nationale sur les violences faites aux femmes en France

[8] a montré que 2,3 % des femmes de 20 à 59 ans avaient été confrontées à des violences physiques ou sexuelles de la part de leur conjoint, tandis que 6,7 % étaient victimes de harcèlement de la part de leur conjoint.

Depuis 2007 (mais 30 ans après les États-Unis), la France décompte les meurtres commis dans le cadre du couple. Les féminicides commis par un partenaire intime (petit ami, prétendant, amant, concubin ou mari) et les meurtres associés (meurtre des enfants ou de personnes cherchant à s'interposer) représentent 30 % de l'ensemble des 777 meurtres commis en 2013 en France [9]. La violence conjugale constitue donc l'une des causes principales des morts violentes.

Les violences sexuelles ont un caractère massif dans l'expérience de vie des femmes. Parmi celles de 18 à 69 ans, une sur cinq a subi au moins une fois dans sa vie une violence sexuelle (attouchements forcés, tentative de rapports forcés ou rapports forcés) et 6,8 % au moins un rapport sexuel forcé [6]. Ces proportions sont respectivement de 6,8 % et de 1,2 % pour les hommes. Pour ces derniers, les faits sont majoritairement subis dans l'enfance ou l'adolescence, tandis que pour les femmes, ils sont vécus autant avant qu'après la majorité. Il faut souligner l'importance des viols incestueux (20 % des femmes ayant déclaré un rapport sexuel forcé au cours de leur vie ont mentionné un homme de la famille comme auteur) et celle du viol par le conjoint ou ex-conjoint (30 %). Quand les auteurs ne sont pas des membres de la famille, ils sont le plus souvent connus de la victime (27 %). Les viols par un inconnu, dans l'espace public, le soir ou la nuit, ne représentent en réalité qu'une petite partie des violences sexuelles.

La prise en compte du genre dans l'analyse des violences a permis de lever le voile sur les violences intrafamiliales et sur des violences sexuelles jusque-là invisibles. Elle questionne aussi la dichotomie très présente dans les représentations entre l'espace privé, qui serait protecteur et l'espace public qui serait dangereux. Ces études invitent à repenser les politiques de lutte contre la délinquance et la criminalité en les réorientant vers les violences intrafamiliales et plus largement vers les violences sexistes et sexuelles.

Santé et mortalité : les femmes vivent plus longtemps mais en plus mauvaise santé

Les femmes bénéficient d'un avantage : elles vivent plus longtemps que les hommes. Cependant, elles passent une partie de ces années supplémentaires avec des maladies, des incapacités et en situation de dépendance [10]. À 65 ans, hommes et femmes peuvent espérer vivre une petite dizaine d'années sans se sentir limités dans les activités du quotidien. Mais les femmes vivent en moyenne trois à quatre années de plus que les hommes avec des difficultés, notamment dans l'accomplissement des tâches domestiques, et deux années de plus avec des gênes dans les activités de soins personnels – une situation assimilable à une forme sévère de dépendance.

Ce paradoxe d'une espérance de vie plus longue combinée à une moins bonne santé est en partie lié à des différences dans la fréquence et la nature des maladies touchant les hommes et les femmes. Celles-ci déclarent en moyenne davantage de maladies sources d'incapacités, telles que des maladies ostéo-articulaires ou des troubles anxio-dépressifs. Les hommes ont plus d'accidents et de maladies cardiovasculaires ou de cancers, certes invalidants mais caractérisés aussi par un fort risque de décès. Les femmes repèreraient plus systématiquement et précocement leurs maladies, compte tenu de leur plus grande proximité avec le système de soins (à travers leur vie reproductive ou la santé de leurs enfants et proches) [10].

Les femmes ont longtemps davantage profité que les hommes des progrès en matière d'allongement de la vie. Jusqu'aux années 1990, l'écart entre leurs espérances de vie n'a cessé de se creuser, atteignant 8,3 ans. La tendance s'est alors renversée, l'écart n'était plus que de 6,3 ans en 2013 (soit des espérances de vie respectivement de 85,0 ans et 78,5 ans). Ce changement résulte de l'adoption par les hommes d'attitudes favorables à la santé jusque-là plus féminines (hygiène de vie, régime alimentaire...). Il tient également à la diffusion chez les femmes de certains comportements et d'expositions préjudiciables à la santé, jusque-là plutôt masculins, comme le tabagisme. En parallèle, on a constaté un accroissement récent du nombre d'années passées en situation d'incapacité chez les 50-65 ans, plus prononcée chez les femmes. Il s'agit des premières générations de femmes massivement présentes sur le marché du travail salarié. Aux effets délétères de certaines conditions de travail peuvent s'ajouter ceux associés à la difficile articulation entre vie professionnelle et vie familiale. Les femmes en fin de carrière et dans les premières années de leur retraite assurent aujourd'hui l'essentiel des soins prodigués aux proches en situation de dépendance. Ce rôle d'aidante se tient au détriment de leur propre santé : la pénibilité et le stress qui lui sont associés se traduisent par des risques accrus de troubles psychiques, en particulier de dépression. Certaines recherches font aussi état de soins différés ou négligés pour une proportion significative d'aidants, notamment les conjointes, ce qui risque d'accélérer leur propre entrée dans la dépendance [9]. Cela souligne la nécessité de renforcer la politique de soutien aux personnes aidantes.

Les études démographiques contribuent à démentir l'idée d'une égalité entre les sexes désormais acquise. Les avancées observées sont à la fois inachevées et para-

doxales. Inachevées car dans de nombreux domaines [9], l'égalité, bien que présente dans les discours, reste un horizon lointain. Paradoxales car ces avancées s'accompagnent du maintien de forts stéréotypes de genre mais aussi d'une recomposition des inégalités, notamment à l'école et dans l'emploi. Or c'est la remise en cause des stéréotypes qui permettra de se rapprocher de l'égalité.

Références

- [1] DEP-MEN, 2014, « Filles et garçons sur le chemin de l'égalité de l'école à l'enseignement supérieur ».
- [2] Duru-Bellat M., 2010, « Ce que la mixité fait aux élèves », *Revue de l'OFCE*, n° 114(3), p. 197-212.
- [3] Brugeilles C., Garcin E., 2013, « Les images dans les manuels de mathématiques, analyse de quatre collections de l'enseignement primaire en France », in Morin Messabel C. (coord.), *Filles/Garçons. Questions de genre, de la formation à l'enseignement*, PUL, p. 391-418.
- [4] Couppié T., Gasquet C., Lopez A. (coord.), 2007, *Quand la carrière commence ... Les sept premières années de vie active de la Génération 98*, Céreq, 116 p.
- [5] Champagne C., Pailhé A., Solaz A., 2014, « 25 ans de participation des hommes et des femmes au travail domestique : quels facteurs d'évolutions ? », *Document de travail de l'Ined* n° 203, 45 p.
- [6] Bajos N., Bozon M., 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, 609 p.
- [7] Beck F., Guilbert P., Gautier A., 2007, *Baromètre santé 2005. Attitudes et comportements de santé*, Inpes, Saint Denis, 574 p.
- [8] Jaspard, M. et al., 2003, *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale*, Paris, La Documentation française, Droits des femmes, 370 p.
- [9] Attané I., Brugeilles C., Rault W. (dir.), 2015, *Atlas des femmes. Autrement, à paraître*.
- [10] Bonnet C., Cambois E., Cases C., Gaymu J., 2011, « La dépendance : aujourd'hui l'affaire des femmes, demain davantage celle des hommes ? » *Population et Sociétés*, n° 483, p. 1-4.

Résumé

Les études démographiques montrent l'importance des avancées récentes en matière d'égalité entre les sexes et aussi le chemin restant à parcourir. Que l'on considère les représentations véhiculées par les manuels scolaires, les trajectoires professionnelles, la répartition des activités domestiques et familiales, l'évolution des normes conjugales et sexuelles, ou encore l'exposition aux violences et l'état de santé, les constats issus des données d'enquête se rejoignent. Les trajectoires de vie des femmes et des hommes se rapprochent mais, les inégalités demeurent le plus souvent au détriment des femmes.